

auquel l'éducation provinciale donnait le charme et la verdeur d'un fruit sauvage. Peu à peu elle l'introduisait dans son intimité, lui montrait ses dessins, lui faisait de la musique et lui parlait de Paris, qu'il n'avait jamais vu. La conversation d'Hélène, spirituelle et vagabonde, tantôt émue et tantôt railleuse, émaillée de mots étranges empruntés à l'argot des ateliers, découvrait à Gérard des horizons inconnus et attirants. Près d'elle, il se trouvait ignorant comme une carpe, et cependant il se sentait plus à l'aise et plus éloquent que partout ailleurs. La jeune fille lui donnait un aplomb et une confiance dont il ne s'était jamais cru capable. Entre eux, du reste, pas un seul mot d'amour, pas même un grain de cette menue galanterie qui est devenue presque une monnaie banale dans les conversations mondaines, seulement parfois de longs silences inquiétants, un contact doucement prolongé de deux mains tournant un feuillet de musique, une fleur cueillie et donnée au moment du départ... Ce n'était rien et c'était exquis. Le meilleur de l'amour est dans ces muets commencements, et Gérard savourait délicieusement cet *andante* de la symphonie amoureuse.

A quelques soirs de là, le jeune homme venait de quitter Hélène, lorsque Francelin Finoël entra dans l'atelier. La jeune fille, assise au piano, répétait encore une des mélodies préférées de son voisin. On eût dit que dans l'atmosphère quelque chose trahissait le passage récent de Gérard, car Francelin amena immédiatement la conversation sur M. de Seigneulles.

— Il sort d'ici dit Hélène.

Ah ! murmura Finoël, vous le voyez donc maintenant ? Puis il ajouta avec une intention maligne : — On parle beaucoup en ville de son mariage avec mademoiselle Grandfief.

Hélène pâlit. Cette nouvelle inattendue lui causa une impression pénible. Elle avait beau se dire qu'elle n'avait aucun droit sur le cœur de Gérard, elle éprouva une souffrance aiguë et sut très-mauvais gré à Finoël de cette révélation désagréable.

— Ah ! fit-elle avec une indifférence affectée, rien d'étonnant à cela : M. de Seigneulles est d'âge à se marier, et Georgette est un bon parti. A propos des Grandfief, vous savez qu'ils donnent un bal ?

— Quand ? demanda anxieusement Finoël.

— Jeudi prochain... Les invitations sont lancées ; mon père a reçu la nôtre hier, et vous en trouverez une sans doute en rentrant.

Francelin parut visiblement inquiet. Il avait toujours ardemment désiré d'être invité chez madame Grandfief, dont le salon était le plus exclusif de Juvigny. Être reçu là équivalait pour le jeune ambitieux à une lettre de naturalisation dans la haute société de la petite ville. Son agitation devint si manifeste que Hélène crut devoir le rassurer. — J'ai parlé de vous à Georgette, dit-elle, on fera de la musique, et vous êtes trop bon musicien pour qu'on vous oublie.

Néanmoins Francelin ne paraissait que médiocrement tranquilisé. Il ne tenait plus en place, et, abrégant sa visite, il descendit en courant jusqu'à la côte du collège. Ce fut avec un tremblement qu'il introduisit sa clé dans la serrure et qu'il alluma une chandelle. Quand la vacillante lueur put triompher de l'obscurité, le bossu parcourut d'un rapide coup d'œil toute l'étendue de sa chambre. Il ne vit pas l'invitation si ardemment convoitée, et son cœur se serra. Il recommença ses perquisitions en visitant les meubles un à un. Rien. Alors, fu-

rieux, il bondit dans son escalier pour interroger la femme du tisserand, et rencontra Reine Lecomte, qui lui apportait un papier plié. Il le lui arracha des mains. Hélas ! ce n'était que le journal du chef-lieu, encore vierge sous sa bande grise.

— Vous êtes sûre, s'écria-t-il, qu'on ne m'a pas apporté d'invitation pour le bal de Salvanches ?

— Ma tante n'a rien reçu répondit la petite Reine, tant dis qu'un éclair malicieux passait dans ses yeux gris.

Les lèvres de Francelin devinrent toutes blanches. — C'est un oubli, murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Non, ce n'est pas un oubli, dit nettement la couturière, qui n'était pas fâchée de la déconvenue de son ancien camarade.

— Qu'en savez-vous ? grommela-t-il en lui lançant deux regards aigres et envenimés.

— Je le sais, répéta Reine impitoyablement, parce que j'étais à Salvanches quand mademoiselle Georgette a proposé à sa mère de vous inviter, à quoi madame Grandfief a répondu sèchement : " Non, non, je n'aime pas à mêler mon monde "... Est-ce assez clair ?

Le petit bossu restait muet. Une colère sourde lui mordait le cœur, et des larmes de rage et d'humiliation roulèrent dans ses yeux fauves. Reine aperçut ces deux larmes brûlantes ; se repentant sans doute d'avoir assésé le coup trop brutalement, elle reprit d'un ton afféctueux : — Je vous ai fait de la peine, mon pauvre Francelin ; mais, quand je vois des gens d'esprit comme vous se laisser bernier de la sorte, ça me donne sur les nerfs et je ne puis me retenir de leur crier casse-cou !

Finoël demeurait silencieux. La couturière lui mit amicalement sa main sur le bras. — Voyez-vous, continua-t-elle, ces gens riches nous font quelquefois bonne mine, mais au fond ils nous méprisent et se croient pétris d'une autre pâte. Je le sais bien, moi qui vais et qui reviens chez eux et qui ai l'oreille fine ! Restez avec vos pareils, allez, Francelin, au moins ceux-là vous aimeront pour vous-même. Voilà-t-il pas une belle affaire que leur bal ? Si vous êtes curieux de savoir ce qui s'y passe, je vous le dirai, moi ; on m'a retenu pour être au vestiaire. Je vous raconterai les toilettes des dames, et vous saurez le nom de ceux qui auront dansé avec mademoiselle Laheyward...

Toutes les phrases de Reine entraient dans le cœur de Finoël comme autant de flèches ; la dernière le fit bondir de douleur, et repoussant rudement la main de l'ouvrière : — Assez, s'écria-t-il, vous m'excédez, je suis malade, et j'ai besoin qu'on me laisse !

Reine haussa les épaules et sortit en faisant claquer la porte. Francelin alla s'asseoir près de la fenêtre. La nuit était splendide, le ciel très-pur et plein d'un fourmillement d'astres, à chaque instant, des étoiles filantes traversaient l'espace et glissaient silencieusement derrière les arbres du collège. On eût dit une immense fête donnée dans le ciel, un mystérieux bal des étoiles. Finoël, le cœur ulcéré, sentait en lui des bouillonnements d'envie et de haine. Il aurait volontiers souhaité que par une soudaine convulsion, ces myriades d'astres semés dans le ciel vinssent tomber en pluie de feu sur cette ville qui le traitait en paria... O diversité des impressions ! le bossu contemplait en grondant le poudrolement des étoiles, et la chute des météores dans la nuit ne présentait à son esprit que l'image d'un embrasement sinistre. Pendant ce temps, à deux cents pas plus haut, dans la petite chambre de la rue du Tribel, Gérard de Seigneulles rêvait, les yeux perdus dans le ciel constellé. Il écoutait

les suggestions d'un rêve étoilé des lisières d'une maison

L'air de Juvigny la ville sation-

on, d'ici de très

communiées e voiture une de

tous les pendu perché

Enfin la famille

notes si bal de

fin de bonhom gravate les loisin

modérer leurs bo

ms, tout efforts p

andis c

leur de veloi

épaules de reine, salle de l

à la pet

posait les

es allées enfants

Georgette

une fois

— Non,

— Deux

era un p

u piano.

— Je er

ui était :

En effet

évitienne

toute la f

rit des p

bles gliss

— Ce so

ple, qui a

estaire.

Les Gra

de pomp

ntes. — P

blontiers